



Les Brothers/The Jabbers

White Riot

de Rubika Shah

Un documentaire passionnant qui raconte l'histoire du mouvement antiraciste Rock Against Racism dans le Londres punk et ska de 1976-1978, avec le carnaval de Notting Hill de 1978 en apothéose.

CONTRAIREMENT À CE QUE SON TITRE POURRAIT LAISSER PENSER, "WHITE RIOT" n'est pas exactement un film sur The Clash. Plus précisément, ce passionnant documentaire réalisé par Rubika Shah, déjà autrice d'un film sur l'album *Let's Dance* de David Bowie en 2015, relate l'histoire du mouvement Rock Against Racism auquel fut directement lié le groupe de Joe Strummer mais qui, en réalité, brassait beaucoup plus large. Une histoire pleine de bruit et de fureur qui résonne étrangement avec l'actualité récente, et, plus particulièrement, avec les nombreuses manifestations qui ont fleuri un peu partout dans le monde après le meurtre de George Floyd à Minneapolis.

White Riot nous transporte donc dans le Londres des années 1976-1978, une période dominée par la montée du National Front, un parti d'extrême droite ouvertement raciste et largement imprégné par un suprémacisme blanc sans complexe, auquel, à l'époque, des musiciens très établis comme Eric Clapton ou Rod Stewart avaient apporté un soutien très douteux. Réagissant fortement à cette situation très préoccupante, Red Saunders, photographe et activiste, décide donc de créer Rock Against Racism, un mouvement informel qui sera directement connecté avec une partie du punk anglais mais également avec la scène reggae-ska du moment.

Assez classiquement, les témoignages contemporains s'entremêlent avec une

multitude d'archives, images bien sûr mais, surtout, coupures de journaux, fanzines, flyers, tracts, collages, photos... Mis en page autant que mis en scène, *White Riot* chemine chronologiquement dans cette forêt de documents et dans cette histoire mouvementée, ponctuée d'affrontements entre skinheads et autres activistes d'extrême droite et groupes antiracistes.

La grande qualité du film, c'est la vivacité permanente de son récit, l'intensité avec laquelle Rubika Shah nous plonge dans cette période où Rock Against Racism prônait la fraternité entre les communautés, une intensité qui va de pair avec le tourbillon d'informations auxquelles il nous donne accès et qui documentent, de manière définitive, cette période.

Toute la dernière partie de *White Riot* est centrée sur le carnaval de Notting Hill millésimé 1978. Un carnaval traditionnellement très métissé qui, cette année-là, est largement pris en charge par Rock Against Racism et qui s'achève par un concert mythique qui réunit, devant 80 000 personnes, Tom Robinson, figure punk anglaise, le groupe de reggae Steel Pulse et, finalement, le Clash. Quand le groupe entonne enfin *White Riot*, une forme d'allégresse nous saisit, achevant ce récit sur une note résolument optimiste à laquelle, malgré la montée des périls contemporains, on a furieusement envie d'adhérer. **Thierry Jousse**

White Riot de Rubika Shah (G.-B., 2019, 1h20). **En salle le 5 août**

5
DOCU

Enragés et engagés

DANS « WHITE RIOT », LA RÉALISATRICE RUBIKA SHAH FAIT BRILLAMMENT REVIVRE LE LONDRES DE LA FIN DES SEVENTIES. QUAND LE MOUVEMENT PUNK RIMAÎT AVEC ANTIRACISME. PAR THOMAS JEAN

Des riffs splendides, des slogans cash et des textes uppercut... voilà comment le RAR pratiquait l'activisme dans l'Angleterre des 70s finissantes. Le RAR, c'est Rock Against Racism, une poignée de filles et de garçons fous de musique punk qui ont mis toute leur rage à lutter contre le National Front (NF), le parti d'inspiration nazie qui frôlait les 20 % de suffrages dans l'est de Londres. Cette époque-là, la réalisatrice Rubika Shah l'a connue par oui-dire, ses parents d'origine indienne ayant fait les frais de la xénophobie ambiante, et elle la reconstitue via des interviews et archives aussi glaçantes qu'exaltantes. Côté cool, il y a l'électricité communicative des nuits underground ; il y a ce méga-concert de Victoria Park en 1978 où 100 000 fêtards de toutes origines pogotent sur le « White Riot » des Clash, hymne antiraciste depuis ; il y a ce fanzine édité par le RAR, « Temporary Hoarding », aux avant-postes de toutes les luttes – anti-extrême droite, féministes, LGBT – et dont la charte graphique (éclatée, presque dans un esprit BD) imprègne, par de savants jeux de montage, tout le docu. Face à cela, une Albion où les « swinging » 60s ont fait long feu. Avec des foules pro-NF levant le bras à la Hitler en toute décontraction et des rock stars comme Eric Clapton ou Rod Stewart clamant sans complexes leur ultra-nationalisme. Mais leurs adversaires punk, à crête et blouson de cuir, ont gagné la bataille des symboles et des mots : NF, ça veut surtout dire « No Future ».

« WHITE RIOT », de Rubika Shah (1h24). En salle le 5 août.



AMISIOUX - BALAZS BOHOCZ, PRESSE

TEASER

CINEMA

05.08.20

WHITE RIOT

De Rubika Shah
Documentaire
Grande-Bretagne. 1h20

LA SCÈNE PUNK / ROCK / SKA SE MOBILISE CONTRE LA MONTÉE DE L'EXTRÊME DROITE EN GRANDE-BRETAGNE À LA FIN DES ANNÉES 70. EXALTANT. PAR ROSE PICCINI



Certains estiment que pour qu'un morceau rock soit efficace, il doit envoyer la sauce en 2min30, achevées sur une note tonitruante et sans autre forme de procès. WHITE RIOT recherche cette même énergie : en 1h20, sans fioriture, ce documentaire revient plus de 40 ans en arrière pour rappeler à l'Angleterre du Brexit et au monde gagné par le populisme comment la scène punk s'était élevée contre les fachos en Grande-Bretagne. Le National Front gagne des électeurs et une poignée de musiciens perdent leur cool dans des déclarations problématiques (Eric Clapton, notamment...). Les croix gammées et les saluts nazis pullulent. Alors des jeunes se mobilisent et organisent une série de concerts, Rock Against Racism. C'est toute une génération, rangée derrière les Clash, armée de fanzines et organisée comme une armée qui va remettre l'extrême droite à sa place et lui faire perdre les élections. Témoignages et images d'archives permettent aux peurs d'aujourd'hui d'aller puiser hier la force de refuser ce qui ressemble à une fatalité. Les voilà, les ancêtres de tous ces fans de K-Pop qui, dans le plus grand secret mais avec une organisation qui force le respect, ont trollé le rally de Donald Trump à Tulsa en réservant des places et en les laissant vides – à quand le documentaire d'ailleurs ? Témoignage crucial, WHITE RIOT donne aux jeunes les clés pour faire preuve d'inventivité et changer les choses. ●

★★★★★

CINÉMA

WHITE RIOT

RUBIKA SHAH

En 1978, le mouvement Rock Against Racism, soutenu par les figures de proue du punk, combattait la montée de l'extrême droite au Royaume-Uni. Prenant.



Autres temps, autres mœurs ? Hélas, pas vraiment. En 1976, dans un Royaume-Uni en crise, tandis que l'insurrection punk grondait en scandant « *no future* » et « *destroy* », une révolution alternative, au message moins nihiliste, prenait forme. En réaction à une montée du racisme et de l'extrême droite, Red Saunders et Roger Huddle, deux militants horrifiés, montaient sur un modèle aussi féroce et artisanal que celui des labels de disques indépendants le mouvement Rock Against Racism. Un appel à fédérer les groupes punks blancs et les musiciens noirs du reggae anglais (Misty in Roots, Steel Pulse...), dans un combat positif contre la haine répandue par le National Front, à l'écho grandissant.

À travers un fanzine, *Temporary Hoarding*, mêlant étroitement politique et musique, Saunders et Huddle dénonçaient la brutalité (de la police, notamment) envers les minorités ethniques et la discrimination de l'homosexualité, créant rapidement, dans la marge, un maillage solidaire sans précédent. Tandis que les manifestations prônaient « *le renvoi des gens de couleur chez eux* » et que les agressions s'intensifiaient, Rock Against Racism, bientôt associé à l'organisation frère Anti Nazi League, œuvra sans relâche, avec le soutien actif des figures majeures du

punk (Clash, X-Ray Spex, le militant gay Tom Robinson et même Jimmy Pursey, de Sham 69, groupe dont le propos populiste attirait en masse, à son corps défendant, un public de skins violents), à la dénonciation de la peste brune. Jusqu'à rassembler, fin 1978, quatre-vingt mille personnes pour un concert à Londres, qui déboucha sur la déroute du National Front aux élections peu après.

C'est le récit de ce combat mené par des militants et des musiciens réellement engagés que retrace la réalisatrice Rubika Shah. Elle réussit un film prenant, à la fois rigoureux et artisanal, bâti tel un fanzine filmé, dans l'esprit de cette époque où le DIY (« *Do it Yourself* », le bricolage passionné) triomphait, modeste dans ses moyens, colossal dans son effet. Un document riche en archives et en témoignages récents, précieux pour qui ignorait que le punk rock avait pu avoir une telle portée, et qui ne peut que résonner avec intensité aujourd'hui. À l'heure où des chefs d'État s'attachent à diviser par leurs discours et où la haine s'affiche de plus en plus ouvertement, on cherche des figures aussi acharnées et investies, capables, bien au-delà du soin de leur image et leur ego, de faire réellement bouger, comme à l'époque, les mentalités. — **Hugo Cassavetti**

| Documentaire britannique (1h20).



L'appel de Londres contre le racisme

Une plongée dans les archives de la scène musicale anglaise des années 1970

WHITE RIOT

Une précision d'archiviste et une énergie communicative. *White Riot*, de Rubika Shah, relate avec brio un pan assez méconnu de la scène musicale britannique : en 1976-1978, dans le contexte de la montée de l'extrême droite (National Front) en Angleterre, une poignée d'activistes culturels réussissait à rallier les Clash et d'autres artistes emblématiques de l'époque, Tom Robinson, Steel Pulse, Poly Styrene ou encore Sham 69, à la lutte antiraciste. Le mouvement Rock Against Racism (RAR), fondé en 1976 par Red Saunders, Roger Huddle et Kate Webb, allait connaître des heures folles et tumultueuses qui culminèrent avec l'organisation, en avril 1978, du Rock Against Racism Northern Carnival, à Londres.

De nombreux documents sur l'ébullition militante de cette époque ont été présentés au Musée national de l'histoire de l'immigration, à Paris, dans le cadre de l'exposition « Paris-Londres. Music Migrations (1962-1989) », du 19 mars 2019 au 5 janvier 2020. Mêlant archives musicales, politiques et témoignages, *White Riot* livre un concentré d'informations toniques, très instructif, à destination des nouvelles générations, alors que l'histoire se « recycle » avec le Brexit et la montée

des populismes. C'est en découvrant la performance de Joe Strummer des Clash lors du Rock Against Racism Northern Carnival que la réalisatrice Rubika Shah a eu envie de raconter l'histoire de ce mouvement parti d'une petite imprimerie de l'Est londonien.

Le titre du documentaire renvoie au premier single des Clash, *White Riot*, sorti le 26 mars 1977 et inspiré des affrontements avec la police qui eurent lieu l'année précédente au carnaval de Notting Hill. Le morceau, qui appelait à l'insurrection et à l'alliance des Blancs et des Noirs contre les violences policières, se classa début avril 1977 dans le Top 40 britannique, tandis que le National Front menait une campagne antimigrants très offensive. Ce fut aussi l'époque où l'Angleterre commença à compter les meurtres à caractère raciste : le 4 juin 1976 dans l'East End de Londres, Gurdip Singh Chaggar, étudiant sikh de 18 ans, était assassiné par de jeunes néofascistes, et d'autres crimes suivirent.

Contexte politique

Rubika Shah, qui a signé plusieurs courts-métrages sur la scène artistique – entre autres, *Let's Dance: Bowie Down Under* (2015) –, prend le temps de situer le contexte politique de l'Angleterre pré-thatchérienne, où la montée de l'intolérance était déjà perceptible dans les années 1960. Entre autres, le député con-

**« White Riot »
évite le tunnel
d'interviews
dont sont friands
de nombreux
documentaires
anglo-saxons**

servateur Enoch Powell avait marqué les esprits avec un discours très radical, en avril 1966, dans lequel il dénonçait une Angleterre surpeuplée et rejetait le modèle multiculturel de son pays. *White Riot* ressort aussi des archives audiovisuelles – du petit écran – les diatribes anti-immigrés d'un leader du National Front, Martin Webster, qui font froid dans le dos.

La scène musicale n'est pas épargnée et l'on (re) découvre, un peu stupéfait, les propos xénophobes qu'avait pu tenir Eric Clapton en concert à Birmingham, le 5 août 1976. Probablement ivre, précisa-t-on à l'époque, il s'était lancé dans une longue tirade politique, appelant à voter pour le conservateur Enoch Powell, prévenant ses fans qu'il fallait empêcher que la Grande-Bretagne devienne une « colonie noire ». Plus tard, Eric Clapton dira regretter ses propos.

Consternés, les artistes et activistes qui allaient fonder Rock

Against Racism adressèrent alors au grand guitariste une lettre ouverte dans l'hebdomadaire musical *New Musical Express* « *Quelle mouche te pique, Eric ? Ressaisis-toi. La moitié de la musique est noire. Tu es le plus grand colon du rock. Tu es un bon musicien, certes, mais où serais-tu sans le blues et le R & B ?* ». Il y eut aussi les provocations verbales de David Bowie, et ce salut nazi qu'il fit en gare de Victoria en mai 1976 – plus tard, le chanteur expliquera avoir été sous l'emprise, outre des drogues dures, de son personnage le « Thin White Duke » (le « duc blanc maigre »).

White Riot évite le tunnel d'interviews dont sont friands nombre de documentaires anglo-saxons. Ici, seule une poignée de témoins livrent mille anecdotes sur la création du mouvement. En novembre 1976, le premier concert organisé par Rock Against Racism eut lieu dans l'East End de Londres, réunissant la chanteuse Carol Grimes et le groupe de reggae Matumbi. Dans la foulée sortait le premier numéro de *TempoRARy Hoarding* (panneau d'affichage temporaire), fanzine et organe officiel du mouvement RAR. Quarante ans plus tard, la réalisatrice réussit à le rendre « vivant » grâce à un travail d'animation et d'effets spéciaux. ■

CLARISSE FABRE

Documentaire britannique de Rubika Shah (1 h 21).